

Sur un pied en pivot, je tourne, le cercle de l'horizon tourne avec moi, sur mes hanches, je balaye l'espace du regard, du plus lointain au plus proche, d'une chiquenaude j'envoie rouler mon œil droit derrière les angles morts, mon œil gauche sous les voitures, et le peigne fin de mes cils démêle les plus infimes poussières.

Mais pas un, je n'en vois pas un, plus un seul, plus aucun, comment l'admettre et comment s'y résoudre, leur disparition n'était qu'une menace pourtant, une simple menace à laquelle je ne pouvais croire, il y aura un sursaut, pensais-je, on va prendre des mesures.

On va réagir avant d'en arriver là, je me disais, à ce désastre, à cette apocalypse, il existe certainement un moyen, peut-être plusieurs, le risque a été signalé, cir-

conscrit, l'alerte donnée, on ne laissera pas s'aggraver la situation, un plan d'action sera mis sur pied, en trois ou quatre étapes, comme l'homme sait faire.

Et puis ce matin... Non, cela ne peut être, j'ai dû mal voir, ou mal comprendre ce que je voyais, ce que je ne voyais pas, mais j'ai beau dévisager chaque passant, scruter les figures sous les fichus, les chapeaux, l'évidence s'impose, c'est arrivé, nous y sommes, voilà.

Ou bien l'évidence m'aveugle, justement, et je ne fais que précipiter la catastrophe en imagination tandis qu'ils vaquent comme à l'accoutumée parmi nous, un peu moins nombreux peut-être que par le passé, chaque jour un peu moins nombreux, ce que mon cerveau obnubilé enregistre et exagère, anticipant la fin.

Allons, allons, il faut regarder mieux. J'ai encore la taie de la nuit sur les yeux. Toujours se méfier du rapport des sens au petit matin. N'ai-je pas rêvé que j'extrayais des cônes de lumière du cratère d'un volcan puis que j'en faisais l'article au marché avec l'enthousiasme pénible de ce bonimenteur que j'entends tous les samedis sous mes fenêtres exalter comme poète sa mignonne la fronce de son galon froncé ?

Puis-je faire confiance à cet éprouvant crétin ? Comment ne pas douter de moi ? Mais le jour qui entrait par les fentes des volets a triomphé du rêve que je lui opposais pour dormir plus longtemps, je me suis

éveillé – quant à ce menuisier qui fit les volets puis les fentes dans les volets, estimons-nous heureux qu'un autre que lui ait conçu l'idée de toit.

Une bonne douche de café brûlant et j'ai retrouvé mes esprits. J'y vois clair. Le feu pourrait avoir pris partout, je n'y verrais pas plus clair. Si le feu avait pris partout, je saisisrais un tison et je me brûlerais les yeux.

Oh, les tristes mines ! Le rythme fait défaut soudain. Dans la rue, tout est semblable et pourtant tout a changé. Une voiture d'arrosage roule au ralenti. Ses eaux vont directement au caniveau, puis à l'égout. Ainsi accomplirons-nous nos tâches absurdes dorénavant, aussitôt elles tourneront en boue, en déchet.

Mais comme elle est subite, cette absence ! Ils étaient, ils ne sont plus. Un trou en leurs lieu et place. Or chacun va à ses occupations dans la ville, au bord de ce gouffre béant, comme si rien ne s'était passé. Serais-je seul à m'être avisé de leur disparition ? Cette langueur nouvelle, pourtant, je ne l'invente pas.

Cette torpeur ! On se traîne. Je ne l'invente pas. Ainsi errerons-nous désormais sur nos pattes de foule, indécis, velléitaires. Nos bras ne saisissent plus rien. Voilà nos corps perdus. Nos gestes se défont ; la cohue où se resserraient les boulons de notre performante organisation ne témoigne plus que de cette errance, de cette dislocation.

Bagus et Mina sont morts. Un mauvais virus sans doute, contracté auprès d'un visiteur, on laisse entrer n'importe qui sans certificat, une simple grippe que l'un ensuite aura contractée auprès de l'autre, ils partageaient tout. Malgré moi, mon regard furète encore sur le chemin qui me conduit au parc. Là-bas, cette lourde silhouette qui chaloupe, précédée d'une ombre fantastique...

Est celle d'un gros homme voûté, accablé peut-être par ce qu'il vient de découvrir lui aussi ou de comprendre en marchant dans les rues vidées ce matin de leur présence familière. Ni à la boulangerie, ni sous l'abribus, ni devant le kiosque à journaux, il n'y en a plus, il n'y en aura plus, les deux derniers sont morts.

Que j'entourais de mes soins pourtant, que je nourrissais de fruits, de yaourts, que je brossais, que je peignais, qui sont maintenant étendus sur un chariot de fer, à demi recouverts d'un drap, vieilles écorces, vieux crin, vieux cuir racorni, voilà tout ce qui reste d'eux, ces matières, ces fibres, ces débris.

Aloïse n'a pas dit un mot quand je suis entré dans l'infirmerie, elle a baissé les yeux. Je prends la main de Mina dans la mienne. Aloïse discrètement, à reculons, se retire. Mina n'est déjà plus Mina. La mort l'a enrôlée dans son armée de soldats raides. Tant qu'ils vivaient, Bagus et Mina, rien n'était joué, on pouvait espérer

encore que la terre se repeuple, que se reconstitue, née de leurs œuvres, de leurs tendres accouplements, la population des orangs-outans, massacrée, brûlée vive avec ses forêts.

La vie n'ayant de cesse de nous exposer aux embarras, il convient de lui sourire quand exceptionnellement elle nous offre l'opportunité d'évacuer un souci, aussi achetons-nous sans barguigner sur les marchés les mains coupées des grands singes, rétractées par la douleur, qui constituent de ce fait un idéal fourre-tout pour ces punaises, élastiques, trombones qui encombrant nos bureaux, à moins que, fumeur impénitent, vous ne préféreriez en user comme d'un cendrier ou encore, madame, confier à ces doigts fins, à cette paume désintéressée votre petit trésor de bagues et de bijoux.

Mais Bagus et Mina jouissaient de ma protection. Bagus avait des prévenances pour Mina, Mina avait des grâces pour Bagus, les orangs-outans vivaient encore parmi nous. Nous ignorions la solitude ; la solitude était impossible en présence de l'orang-outan. Parfois même, il prenait trop de place, peut-être. Il n'y en avait que pour lui. Personne d'autre n'existait quand il se donnait en spectacle. Il possédait une personnalité, un physique si remarquables qu'on ne pouvait le quitter des yeux, appelons ça le charme, le charisme. C'était

tellement naturel, pourtant, si peu calculé ou poseur, on ne s'en offusquait pas.

Pelleport tinte et renifle dans la pièce voisine. Il prépare ses outils pour l'autopsie, c'est-à-dire la dissection de mes amis, les bistouris, les scalpels et la scie circulaire pour leur ouvrir le crâne et prélever leurs cerveaux à des fins d'analyse. Puis Horviller à son tour s'emparera de leurs dépouilles avec passion.

Non pour se vêtir de ces peaux molles, cependant, quittées comme toute chose par Bagus et Mina allant nus désormais dans le néant sans bornes (le veston de velours marron d'Horviller s'affaisse, se tavelle et se fronce, essuie tous les coups, épouse toutes les bosses du dehors et du dedans, il fera corps jusqu'au bout), mais pour les bourrer de bois, de plâtre, de mousse, de résine, que sais-je encore, puis il faudra croire pour les siècles des siècles que ces épouvantails furent Bagus et Mina.

Et petit à petit nous nous ferons à cette idée que les orangs-outans étaient des singes raides, des primates inflexibles et guindés, au ventre dur, au rictus crispé, et je serai seul à me souvenir quelque temps encore comme Mina était follette, et Bagus moqueur et grimacier.

Qui imitait Pelleport si bien que celui-ci, abusé le premier, demeurait parfois dans la cage après les soins, ayant ouvert la grille à Bagus qu'il laissait partir en